

Guerre du Mexique : combat de Santa-Isabel

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **14 (1869)**

Heft 9

PDF erstellt am: **05.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-357745>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE

SUISSE

dirigée par

F. LECOMTE, colonel fédéral ; E. RUCHONNET, major fédéral d'artillerie ;
Jules DUMUR, capitaine fédéral du génie.

N° 9.

Lausanne, le 12 Mai 1869.

XIV^e Année.

SOMMAIRE. — Guerre du Mexique. — Bibliographie. *Nouveaux règlements d'infanterie.* — *Guerre de 1866*, par van de Welde. — *Souvenirs de voyage. Visite à quelques champs de bataille du Rhin*, par le duc de Chartres. — **Nécrologie.** — **Nouvelles et chronique.** — **Allemagne.**

GUERRE DU MEXIQUE.

Combat de Santa-Isabel.

L'un de nos amis, officier au régiment étranger, et qui a participé lui-même aux campagnes du Mexique, nous communique une relation de l'un des épisodes les plus émouvants de cette lointaine expédition; nous voulons parler du combat de Santa-Isabel. Cette terrible affaire, dont le maréchal Bazaine a parlé avec les plus grands éloges⁽¹⁾, mérite bien d'être enregistrée avec quelques détails.

Aussi nous sommes heureux de pouvoir publier le récit suivant d'un acteur de ce drame. C'est un sergent-major qui parle, aujourd'hui sous-lieutenant dans un régiment de ligne.

Faisant partie de la 3^e compagnie du 2^e bataillon je me trouvais en garnison à Parras avec 3 autres compagnies de mon bataillon, sous les ordres de M. de Brian, chef du 2^e bataillon, lorsqu'au 28 février on nous apprit que l'ennemi se concentrait en forces considérables à l'hacienda⁽²⁾ de Santa-Isabel, hacienda distante de Parras d'environ 3 1/2 lieues. L'ordre fut donné aux gardes de redoubler de surveillance, nous nous attendions à être attaqués le lendemain. Vers 11 heures du soir, le capitaine adjudant-major Cazes vint nous communiquer l'ordre suivant: Trois compagnies et la compagnie de voltigeurs devront se trouver prêtes à marcher à minuit avec toutes les cartouches; elles emmèneront une voiture

(1) Voir la note *Revue militaire* 1868, p. 84.

« Deux mois après du moins vous avez su mourir. » *Ordre n° 25, corps expéditionnaire du Mexique, état-major-général.* Voir *Revue militaire suisse* n° du 10 mars 1868.

(2) Ferme mexicaine tenant du château fort et de la ferme européenne.

d'ambulance et tous leurs mulets haut-le-pied (1). La première compagnie sous les ordres du lieutenant Bastidon restera pour garder la ville.

A minuit la colonne était réunie sur la place et renforcée par la garde urbaine, ce qui portait notre effectif à près de 500 combattants, dont 80 chevaux (français 180, mexicains 380) ; la colonne se mit en marche dans l'ordre suivant : Compagnie de voltigeurs, infanterie mexicaine, 4^e compagnie, cavalerie mexicaine, les bagages et enfin la 3^e compagnie formant l'arrière-garde. Au bout d'une demi-heure nous fîmes une première halte. Il faisait clair de lune, on avait cru voir un nuage de poussière sur notre droite, mais les cavaliers envoyés en éclaireurs étant rentrés sans avoir rien eu à signaler, la colonne reparti, se dirigeant vers l'hacienda de San-Lorenzo qu'on apercevait dans la pénombre.

A notre approche un avant-poste qui se trouvait dans cette hacienda fit feu sur nous et se replia. Le village (2) fut immédiatement occupé et visité. Nous n'y séjournâmes pas. A la sortie le commandant fit faire une halte. Il prévint qu'il resterait une heure afin que les hommes pussent prendre quelques instants de repos. L'heure écoulée, la colonne se remit en marche. Au bout d'une demi-heure et au moment où nous quittions une chaîne de petites collines que nous longions depuis le village, nous aperçûmes devant nous deux grands feux de bivouac sans pouvoir, vu la nuit, apprécier la distance qui nous en séparait ; presque au même moment nous fûmes arrêtés par les tirailleurs ennemis, qui nous accueillirent par un feu faible mais continu. Le commandant fit faire halte ; les cavaliers mirent pied à terre et l'infanterie dut se coucher, afin d'offrir moins de prise au feu de l'ennemi, que la clarté de la lune aurait pu rendre meurtrier. L'ordre formel de ne pas tirer un seul coup de fusil nous fut donné. Le commandant vint alors trouver mon capitaine qui commandait l'arrière-garde et lui dit qu'il allait partir avec les voltigeurs en avant, qu'aussitôt qu'il entendrait le clairon sonner la charge il devait partir avec sa compagnie à la même allure et en ayant soin de faire battre ses tambours ; sur la demande que lui fit mon capitaine du rôle qu'il allait jouer dans l'action, le commandant lui répondit : vous vous conformerez aux événements. Je suppose que les mêmes ordres furent donnés à M. Schmidt qui commandait la 4^e compagnie. Le commandant partit alors avec les voltigeurs et disparut sur notre gauche. Après trois quarts d'heure d'attente le clairon sonnait la charge dans le lointain. La colonne partit au pas de charge, la 4^e suivant la 3^e un peu à gauche et presque parallèlement à cette route.

Nous chargeâmes ainsi dans le vide le temps nécessaire pour franchir un espace d'environ 2500 mètres qui nous séparait de l'hacienda de St-Isabel, dans laquelle l'ennemi était retranché. Au premier son du clairon ce dernier avait cessé son feu. Nous craignons tous que selon son habitude il nous abandonnât le terrain ; mais arrivés à un endroit où la route fait un coude et se trouve traversée par une petite

(1) Mulet haut-le-pied, c'est-à-dire simplement hâté sans être chargé.

(2) Chaque hacienda mexicaine est entourée de casas d'indiens, laboureurs, bouviers, etc. ; suivant l'importance de l'hacienda ces cases forment un véritable village, s'adossant à l'hacienda qui seule est susceptible de défense.

baranca ⁽¹⁾ nous entendimes la fusillade pétiller sur un petit mamelon à gauche de l'hacienda.

L'objectif se trouvait donc déplacé, ma compagnie qui chargeait un peu en dedans de la route se trouva la plus rapprochée du mamelon, la 4^e compagnie dut faire un changement de direction à gauche. Arrivés à 50 pas de l'hacienda un feu terrible nous reçut. Mon sous-lieutenant, M. Royaux, tomba raide mort, mon capitaine, M. Moulinier, lança son cheval en avant sur le mamelon en criant à *la bayonnette!* A ce moment nous fûmes rejoints par la 4^e et par les voltigeurs. Ces derniers avaient été placés à notre gauche, le commandant ayant probablement l'intention d'attaquer de deux côtés à la fois ; mais une baranca assez profonde dont on ne connaissait pas l'existence et qui garde les abords du mamelon de ce côté, les obligea à faire un grand détour, ce qui fit que, quoique en principe tête de colonne, ils vinrent attaquer les derniers et au même point que nous.

Les 3 compagnies, suivies par une vingtaine de fantassins mexicains sous les ordres de leur capitaine M. Eichmann (ex-sous-officier du régiment étranger) et du préfet de Parras, Maximo Campos, se lancent en avant du mamelon sous un feu épouvantable ; aussitôt engagés l'hacienda ouvrit aussi le sien, nous étions donc pris entre deux feux.

Malgré cela la charge fut magnifique ; conduits par des officiers tels que ceux qui nous commandaient il ne pouvait en être autrement ; trois fois obligés de nous arrêter, trois fois nous reprîmes la charge avec la même ardeur ; enfin quelques pas seulement nous séparaient de la croix qui se trouvait au sommet du mamelon ⁽²⁾ lorsque le jour apparaissant nous fit voir une nombreuse cavalerie qui se disposait à nous cerner. La retraite commença ; tout le monde cherchait des yeux une réserve, elle n'existait pas ; des mulets de bagage et la voiture d'ambulance dans laquelle se trouvaient déjà quelques hommes étaient au pied du mamelon, à portée de pistolet de l'hacienda, c'est-à-dire en plein champ de bataille ; nous fûmes obligés de les abandonner. La cavalerie mexicaine ⁽³⁾ de Parras, nos alliés, étaient restés jusque-là formés en bataille et n'avaient pris aucune part au combat. Aussitôt qu'elle aperçut que nous battions en retraite elle tourna bride au galop sans tirer un seul coup de fusil. Elle nous abandonnait ainsi au moment où seule elle aurait pu nous sauver en opposant un peu de résistance à l'ennemi, ce qui nous aurait permis de nous rallier.

Quant à l'infanterie auxiliaire, ces lâches avaient profité de la nuit pour s'enfuir. Ces désertions réduisirent dès le commencement de l'action notre chiffre de 500 à 200 combattants parmi lesquels 180 Français, et nous avions à faire à 2000 ennemis.

(1) Baranca, espèce de ravin abrupte provenant du passage des eaux à la saison des pluies ; il y en a qui forment de vrais ravins à pic très difficiles à franchir.

(2) Au Mexique, pays éminemment catholique, on rencontre très souvent des croix, soit en bois soit en pierre de taille, aux croisées des routes ou au point culminant des hauteurs.

(3) Les corps auxiliaires mexicains ont toujours joué le même rôle, hardis au pillage dans nos nombreux succès et fuyant au moindre échec.

En arrivant au pied du mamelon il y eut un moment de débandade, quelques hommes se lancèrent dans la plaine, croyant ainsi échapper plus facilement aux cavaliers ennemis, mais ces malheureux furent presque tous tués. Le plus grand nombre vint se ranger sous les ordres des officiers qui, dans ce moment critique, faisaient des prodiges pour ramener l'ordre. Notre adjudant-major, M. Cazes, venait d'être tué, le commandant de Brian ^(¹) avait les bras cassés, M. Schmidt ^(²) était blessé grièvement à la jambe, malgré cela il commandait encore ; grâce à ses efforts et à ceux de M. le sous-lieutenant Ravix on parvint à former un carré qui fut bientôt rompu par la charge de 1500 cavaliers ; dès ce moment la retraite s'opéra au pas de course.

L'ennemi manœuvrait de manière à nous jeter dans une baranca profonde qui court parallèlement à la route de Paras. C'est au moment de s'y précipiter que MM. de Brian et Schmidt furent tués. M. Ravix fut tué dans la baranca même cinq minutes plus tard. M. Moulinier mourut quelques instants après au moment où, parvenu à une sortie, la seule qui existait à cette baranca, il cherchait à notre tête à se frayer un passage. L'ennemi était de tous les côtés, un seul espoir nous restait : la baranca pouvait nous conduire aux collines que nous avions longées le matin ; une fois là la défense devenait plus facile pour nous fantassins qui n'avions à faire qu'à des cavaliers, mais après un quart-d'heure de marche la fin de la baranca se présenta à nous et infranchissable. Il n'y avait plus rien à faire ; nous étions pris dans un espace de 20 mètres carrés, entourés de 1500 cavaliers ; nous étions environ 60 parmi lesquels 32 blessés. Le sergent Desbordes ordonna de se placer en rang de chaque côté, adossés aux parois de la baranca et de continuer le feu. Les Mexicains firent alors ébouler de la terre sur nous et après quelques minutes ils cessèrent leur feu et nous firent proposer la reddition par l'intermédiaire d'un soldat déserteur ; elle fut acceptée.

Les Mexicains s'avancèrent aussitôt pour nous dépouiller, mais leurs officiers nous protégèrent ; néanmoins quelques-uns furent volés. Le capitaine Eichmann entr'autres, qui avait de beaux vêtements et quelques bijoux, fut deshabillé et eut ses effets remplacés par de vieilles hardes en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. On nous fit placer au milieu des cavaliers et les musiques jouant on nous reconduisit à l'hacienda où se trouvait le général Trevino et les défenseurs du mamelon. Pendant notre trajet nous fûmes en butte à toutes sortes d'injures de la part des soldats, ils se plaisaient à nous dire que nous n'avions plus que quelques instants à vivre. C'était aussi notre opinion.

Quelques-uns se réjouissaient du spectacle qu'on allait leur offrir. Arrivés près

(¹) M. le commandant de Brian, de Foussières-Fonteneuille, venait des capitaines de l'ex-premier régiment étranger ; c'était un officier de beaucoup de mérite et de valeur. Son intelligence militaire l'appelait à un bel avenir. Si on peut tactiquement lui reprocher quelque chose dans cette affaire c'est d'avoir divisé sa troupe déjà faible en trop de petits paquets.

(²) M. Schmidt, lieutenant, était Suisse d'origine, savoir de Nidau, canton de Berne. Les prisonniers qui nous ont été rendus par la suite s'accordent tous à dire qu'il fut héroïque dans cette malheureuse affaire.

de l'hacienda les soldats qui ne nous avaient pas poursuivis nous reçurent par des cris féroces, demandant à ce que nous soyons tués. On nous fit placer sur un rang, nous avions chacun devant nous un homme armé d'un fusil. Je crus que le moment suprême était arrivé. Après nous avoir laissé languir ainsi de 8 à 10 minutes on nous fit serrer les rangs, placer derrière le mamelon près d'un petit ruisseau et on nous autorisa à boire ; nous mourrions de soif. Les blessés furent séparés des autres prisonniers. Le général Trevino vint alors nous dire qu'il avait le droit de nous tuer puisque les Français ne faisaient plus de prisonniers, mais qu'il avait trop d'humanité pour consentir à une boucherie semblable, qu'il était du reste très heureux et très fier de s'être mesuré avec nous et de nous avoir vaincus, qu'il allait demander au président Juarez grâce pour notre vie.

Une demi-heure plus tard les prisonniers non blessés se mirent en route, les blessés furent divisés en deux parties, ceux pouvant se traîner et ceux ne le pouvant pas. J'étais de ces derniers. Nous restâmes longtemps couchés en plein soleil ; les Mexicains paraissaient embarrassés. Enfin ils se décidèrent à aller chercher de nos camarades qui vinrent nous prendre et nous portèrent à peu près deux kilomètres ; là nous rencontrâmes une voiture chargée de bois, un officier la fit décharger et nous plaça dedans. Ce voyage fut horrible, heureusement il fut court. Nous étions au moins 20 dans une voiture qui ne pouvait contenir que deux hommes couchés. Enfin nous aperçumes l'hacienda de San Carlos où l'avant-garde était déjà campée, nous demandions à grands cris un docteur. Il arriva suivi d'un soldat qui portait un baquet plein d'eau fraîche ; il regarda toutes les blessures, et à chacun de ces malheureux qui demandaient un soulagement il répondit : « *agua fria* » en montrant le baquet plein d'eau. Tel fut le premier pansement.

Ils avaient pris nos cantines d'ambulance qui étaient très bien garnies, mais tous les linges à pansement et les médicaments servirent à leurs officiers blessés. Quant à nous le fameux docteur, qui s'était emparé de ces cantines, refusa de nous donner le plus petit chiffon. Nous fûmes obligés de déchirer nos chemises pour nous faire de la charpie. Nos camarades, voyant le peu de soin qu'on nous donnait, demandèrent à venir nous panser ; on le leur accorda. Le pansement consistait à laver à l'eau fraîche et le plus souvent possible les plaies et à y appliquer un mouchoir imbibé d'eau. Ce n'est que dix jours après, qu'arrivés dans un village, le général nous envoya un docteur qui lava les blessures en les seringuant et y appliqua un baume.

Vers 10 heures du soir nous étions étendus par terre au milieu d'une cour, les soldats mexicains vinrent nous réveiller, nous placèrent dans des chariots traînés par des bœufs et dans lesquels nous étions obligés de nous tenir assis et immédiatement nous partîmes. Les soldats excitaient eux-mêmes les bœufs et frappaient les bouviers, afin de marcher plus vite ; je conclus de cette précipitation que les Français nous cherchaient. Nous marchâmes ainsi toute la nuit et tout le jour sans trouver une goutte d'eau. Ce n'est que vers 5 heures du soir que nous nous arrêtâmes une heure près d'un marais. Nous avons été obligés de garder pendant tout le temps la même position dans les voitures, nous étions éreintés. Les autres prisonniers de leur côté étaient aussi malheureux que nous, ils étaient obligés de

suivre à pied les cavaliers ; ils n'avaient reçu aucune nourriture, ce n'est que le lendemain, c'est-à-dire après plus de 48 heures de jeûne, qu'on leur donna de la viande. Les gradés étaient confiés à la garde d'un corps commandé par le colonel Martínez, homme très humain qui les traita fort bien. Mais les simples soldats étaient obligés, pendant ces marches terribles, de porter sur leur dos les blessés mexicains, et pour un faux pas ou pour la moindre hésitation, quand on changeait les porteurs, il recevaient des coups de plat de sabre. Ce supplice dura pour ces malheureux pendant les 10 jours que nous mêmes à traverser le désert de Massimi. Après l'heure de repos passée près du marais, dont j'ai parlé plus haut, la colonne se remit en marche et s'arrêta à 11 heures du soir au milieu d'une plaine où il n'y avait pas d'eau. Le lendemain au point du jour nous repartions et à 1 heure de l'après midi nous arrivions au rancho de San Nicolas que Maximo Campos, notre allié, avait brûlé quelques jours auparavant. Là nous fûmes rejoints par la colonne qui, après le combat, avait été envoyée à Parras pour s'emparer de la ville. Les Mexicains nous dirent que la compagnie s'était rendue à discrétion, que nous verrions nos nouveaux camarades le lendemain : nous n'ajoutâmes aucune foi à ce récit. C'est à ce rancho que les prisonniers reçurent la première nourriture. Vers quatre heures du soir nous nous remettions en marche ; la route que nous suivions était fort difficile, les cavaliers étaient obligés de couper les branches des arbres afin de faire passer les voitures. Vers 10 heures nous arrivions dans une clairière où l'on dressa le camp.

Le lendemain, dès le point du jour, nous partions. Je remarquai que l'ennemi abandonnait son matériel ; évidemment, les Français étaient près de nous. A 10 heures nous faisons une halte au milieu des lagunes. Je n'ai jamais pu comprendre comment ils pouvaient se diriger dans un pays pareil, de chaque côté nous avons de grands marais. Un seul sentier courait au milieu de toute cette eau. A 4 heures du soir la colonne repartit, nous étions prévenus de nous pourvoir d'eau ; nous entrions dans le désert, nous ne possédions aucun objet, mais les Mexicains nous apprirent à transformer les peaux des moutons et des chevaux en bidons. Là commence une série de souffrances horribles pour tous les prisonniers blessés ou autres. Ceux-ci, obligés de suivre à pied les cavaliers et cela pendant 12, 24 et même 36 heures sans arrêter, mourant de soif, sous un soleil de plomb et obligés en outre de porter les blessés mexicains. Ceux-là dans de misérables voitures à roues en bois, traînées par des hœufs, dans un pays où il n'existe pas de route praticable, obligés pendant tout le temps de la marche de tenir la même position et mourant de soif. Je dois ici rendre un juste tribut d'éloges à M. le colonel Martínez, chargé du convoi, qui pendant les marches allait lui-même demander aux soldats de l'eau pour nous la donner et qui partageait quelquefois son modeste déjeuner avec de simples soldats blessés. Une jeune fille d'environ 18 ans, du nom de Luz, qui vivait avec un soldat mexicain et qui, le jour du combat, étant ivre, nous avait accueillis par les insultes les plus grossières et avait sollicité l'autorisation d'en tuer de sa main au moins une douzaine, fut aussi, pendant notre marche dans le désert, aux petits soins pour nous. Elle déchira presque toute sa garde-robe, qui se composait, il est vrai, de fort peu de chose, pour faire

des écharpes ou autres linges de pansement. Elle avait toujours pour les moments les plus rudes une petite réserve d'eau qu'elle nous distribuait.

Le 5, après une marche de plus de 24 heures sans eau, nous campions au pied d'une grande montagne et près d'une source assez forte pour abreuver 2000 chevaux. Au moment de l'appel du soir, moment où toutes les musiques jouent, la montagne se garnit d'Indiens peaux rouges. Ils étaient fort étonnés d'entendre de la musique au milieu de ce désert. Ils se tinrent au sommet de la montagne, c'est-à-dire le plus éloignés possible. Pendant la nuit il y eut une surveillance très active de la part des Mexicains. Ils craignent beaucoup les Peaux-rouges qui, à ce qu'il paraît, sont d'une adresse rare pour se faufiler dans un camp et y voler tout ce qu'ils peuvent, mais principalement les chevaux. C'est à ce camp que le général Trevino nous autorisa à écrire à nos parents, et notre lieutenant⁽¹⁾ put envoyer au général Jeanningros⁽²⁾ un rapport sur l'affaire et lui donner les noms de ceux qui étaient prisonniers. Le général Trevino prit connaissance de toutes nos lettres et après avoir lu le rapport du lieutenant, il fit ajouter qu'il prévenait le général français qu'il nous gardait comme prisonniers de guerre et qu'il nous considérait comme tels, à condition que ce dernier agirait de même envers les prisonniers mexicains ; que dans le cas où les Mexicains seraient fusillés, pour chacun d'eux il tuerait deux de nous. C'est du moins ce que l'on nous dit. La perspective n'était pas belle pour nous ; le décret de l'empereur Maximilien du mois d'octobre 1865 était formel au sujet de tout homme pris les armes à la main. Il est vrai que nous avions une planche de salut : Si nous voulions servir la république nous serions bien payés, bien vêtus, etc. Dès le premier jour ils nous parlèrent de prendre du service ; ils nous assuraient même qu'aussitôt arrivés à Monclovo nous aurions des chevaux et serions obligés d'aller nous battre à Monterey contre nos camarades. A toutes ces avances nous ne répondions rien, attendant le jour où l'on nous donnerait le choix entre cette lâcheté ou la mort pour choisir cette dernière. Malheureusement les soldats étrangers, moins quelques anciens soldats du régiment, ne pensaient pas comme nous. Ils étaient bien décidés à servir plutôt que de se laisser fusiller. Dès le premier jour quelques-uns d'entre eux s'étaient empressés d'avouer qu'ils n'étaient pas Français et nous eûmes même la douleur de remarquer bientôt qu'ils tenaient à ne pas être confondus avec nous. Le 3 ou le 4, à propos d'une distribution d'eau, notre lieutenant ayant voulu boire le premier, un soldat allemand l'insulta grossièrement, mais il fut vertement relevé par un soldat français de ma compagnie, nommé Degeorges, qui lui assura que s'il se permettait encore de manquer de respect à l'officier, il lui casserait les reins. Cette menace eut beaucoup d'effet sur le moment, mais plus tard nous fûmes de nouveau insultés par eux ainsi que je le raconterai.

Pendant notre marche dans le désert je fus à même de remarquer combien les soldats mexicains sont durs à la fatigue ; leur nourriture se composait de viande seulement, qu'ils faisaient cuire sur la braise. Leur solde est de 3 réaux par jour

(1) Le lieutenant Mautier fut le seul officier fait prisonnier ; tous les autres se firent tuer. Il commandait la section de garde aux bagages pendant l'affaire.

(2) Le général Jeanningros commandait la légion étrangère au Mexique.

(1 fr. 95 c.), mais ils ne la recevaient que tous les 3 et même 4 jours, parce que l'état était pauvre. Ils montent à cheval le matin et marchent jusqu'à la nuit sans mettre deux fois pied à terre. Nous partîmes du Sauvaco à 4 heures du soir et marchâmes jusqu'à 5 heures du matin ; après une pause d'une heure nous reparitions et à midi on nous distribuait une ration d'eau, après quoi nous remarchions jusqu'à 8 heures du soir. En arrivant à l'étape ils chantaient comme au moment du départ. Il y avait plus de 24 heures qu'ils n'avaient pas mangé et ils n'avaient bu qu'un quart de litre d'eau. Les prisonniers suivaient à pied ; les chevaux mangeaient ce qu'ils trouvaient ; aussi avaient-ils de la peine à se traîner sur leurs jambes. Pendant les 8 jours de marche dans le désert les Mexicains perdirent plus de 100 chevaux. Le cavalier, lorsque son cheval ne peut plus marcher, prend la selle, la bride, etc., charge le tout sur son dos et suit la colonne comme il peut ; au premier village on lui donne un autre cheval.

Enfin après 8 jours de privations et de misère de toutes sortes, nous arrivions à un village appelé Quatro Séanegas ; c'était pour nous la terre promise ; les Mexicains nous assuraient qu'une fois là nous aurions tout ce qu'il nous faudrait ; mais ces messieurs promettent et ne tiennent pas. Demi-livre de pain par jour et un peu de riz aux blessés fut la seule nourriture. C'est à ce village, c'est-à-dire le 9^{me} jour, que les blessés reçurent le premier pansement. En arrivant on nous fit faire deux fois le tour de la place, afin de nous montrer aux habitants. Après ce défilé nous fûmes conduits dans une maison assez grande, ayant une petite cour ; c'était notre prison.

Grâce aux femmes du village nous eûmes du linge et même de l'argent. Plusieurs habitants firent aux blessés des dons, tels que sucre et café, riz, etc., ce qui permit de faire un peu de tisane et de varier la nourriture composée jusqu'ici de viande.

Après quatre jours de séjour dans ce village nous partions pour Nassadorès, laissant derrière nous six hommes grièvement blessés qui furent confiés aux soins des habitants de ce village. J'ai su plus tard qu'ils avaient été très bien traités. A Nassadorès les libéraux se débandèrent. Chaque corps alla rejoindre son campement habituel. Les prisonniers furent confiés à la garde d'un corps de cavalerie sous les ordres du colonel Gavada.

Pendant le séjour à Nassadorès, les blessés reçurent encore des habitants du linge, de l'argent et des vivres. Le général Trevino envoya des médicaments et fit chercher des médecins à Monclova. Enfin l'ambulance se garnissait peu à peu. Les prisonniers non blessés, qui étaient séparés de nous, ne recevaient rien, leur nourriture se composait de viande seulement. Ils eurent beaucoup à souffrir de la faim ; ils étaient en outre tenus très sévèrement ; notre officier couchait au poste avec les soldats mexicains. Il lui était défendu de faire un pas. Ce n'est que quelques jours plus tard que le général le laissa libre sur parole.

C'est à Nassadorès que commença la discorde parmi les prisonniers. Un soldat non blessé auquel je commandais de balayer la chambre qui servait d'hôpital refusa d'obéir. Il me dit que je pouvais le faire moi-même si cela me plaisait ; sur l'observation que je lui fis que j'étais sergent-major et par conséquent exempt de

corvées et qu'en outre j'étais blessé, il me répondit qu'il n'y avait plus de grades, que nous étions tous prisonniers. Je me plaignis à l'officier mexicain de garde qui le força à nettoyer la chambre et à respecter les gradés. Un autre soldat nommé Debäker, belge de naissance, ayant probablement peur d'être pendu, sollicita la *faveur* de prendre du service chez les libéraux. Il fut accepté. Quelques jours plus tard il se trouvait en faction à la porte de notre prison. Les prisonniers ne lui épargnèrent pas l'épithète de *lâche* et voulaient le lapider ; il se plaignit aux officiers qui nous défendirent formellement de l'insulter.

Dans les premiers jours d'avril nous arrivions au petit village de Santa-Rosa. Les habitants nous reçurent parfaitement bien. Les blessés eurent du thé, du lait, des sucreries que les femmes apportaient elles-mêmes à l'hôpital. Un compatriote, M. Laval, quoique pauvre, donna beaucoup de linge et paya tous les médicaments. Aidé par un docteur américain, son ami, il soigna réellement les blessés. Il s'occupa aussi des autres prisonniers ; voyant leur misère il donna du tabac, du pain et des effets à ceux qui en avaient le plus besoin. En un mot, pendant le mois que nous passâmes à Santa-Rosa, M. Laval fut notre providence. Les libéraux le remercièrent de tant de bonté en lui volant au moment du départ le peu de marchandises qui restaient dans son magasin.

Quelques jours après notre arrivée à Santa-Rosa les libéraux fêtèrent une prétendue victoire remportée par leur général Escobedo sur le commandant de la Hayrie⁽¹⁾ ; d'après leur dire ce dernier avait été tué, ce qui nous attrista beaucoup ; nous le connaissions tous, il avait été notre chef avant le commandant de Brian. Les libéraux connaissaient parfaitement les officiers français auxquels ils ont à faire. M. de la Hayrie jouit chez eux d'une très haute considération. Ils se rappellent avec peine quelques tours qu'il leur a joués, entr'autres le 25 novembre 1865 à Monterey où, à la tête de 150 hommes seulement, eux étant plus de 2000, il est parvenu à leur faire assez peur pour les empêcher de prendre la somme exorbitante dont ils avaient imposé la ville. Ils le redoutent et l'estiment ; ils nous assuraient que, s'ils l'avaient comme prisonnier, ils le traiteraient avec la considération qui était due, selon leur expression, à un homme aussi vaillant.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE.

Par circulaire du 29 avril le Département militaire fédéral annonce que le prix des nouveaux règlements d'exercice pour l'infanterie a été fixé à 20 cent. l'exemplaire.

Un volume destiné, sans nul doute, à faire sensation dans le monde militaire, vient de nous parvenir. C'est un nouveau livre du major belge van de Welde intitulé *Guerre de 1866* ⁽²⁾. Ce travail historique, accompagné de trois planches,

(1) M. de la Hayrie commandait alors le 3^e bataillon de la légion étrangère.

(2) Librairies Merzbach à Bruxelles et Tanera à Paris, 1 vol. gr. in-8^o.